

et du 15 février). Au sujet de ce dernier, relevons la note protestant — noms à l'appui — contre l'affirmation d'un journal verviétois déplorant l'indifférence qui accueillit à Verviers et en Belgique les œuvres du jeune maître.

La Vie, qui s'est attaché M. Paul Mélotte en qualité de secrétaire général pour la Belgique, annonce, entre autres projets intéressant notre mouvement, la publication d'un numéro spécial sur **Liège, capitale de la Wallonie**.

Parmi les artistes de la pré-Renaissance, dont les foyers d'action furent surtout Paris et Dijon et dont les caractéristiques furent l'assouplissement de la technique et l'individualisme de l'exécution, brillent au premier rang quelques noms wallons : *Jean Pepin de Huy*, le grand imagier favori de la maison d'Artois ; *Jean de Liège*, œuvrant pour le Louvre ; *André Beau-neveu*, l'admirable « thombier » de la famille de Charles V ; *Jean de Marville*, l'éducateur du prodigieux Claus Sluter ; et enfin *Johan Lhome*, tailleur d'images en Espagne. Ce rayonnement de nos gloires, au XV^e siècle, vers les centres artistiques, est exposé par M. R. Dupierreux en une étude **Les Sculpteurs wallons en France, Bourgogne et Navarre**, paru dans le numéro de février de la *Société nouvelle*.

Dans le *Roman Pays de Brabant* (mars), M. P. Collet expose un projet qui, réalisé, serait un facteur précieux de l'éducation du régionalisme populaire : la ville vient de racheter les anciens bâtiments du chapitre de Sainte Gertrude, et il s'agirait d'y installer (cela serait assez facile, paraît-il) un **musée régional** consistant en la reconstitution de deux intérieurs (une salle à manger et une cuisine) qui évoqueraient la vie familiale de jadis. — Deux réponses à l'enquête entreprise par cette revue sur le

Régionalisme : une page émue finement spirituelle de M. Aug. Donnay que nous reproduisons ci-dessus. Et quelques lignes de M. A. Cantillon, professant son grand attachement à la culture française et son approbation au mouvement wallon qui exalte cette culture — sa réprobation, aussi, au mouvement qui ne serait qu'agitateur et tapageur.

L'*Inventaire de la Chronique archéologique* nous présente une **Statue de Saint-Pierre**, en bois sculpté, de la première moitié du XVI^e siècle, appartenant à l'église d'Eelen et décrite par M. l'abbé J. Coenen. Le même fascicule renferme une notice illustrée de M. L. Ledru sur la **Tourrette** de l'ancienne abbaye du Val-Saint-Lambert.

Leodium (février) continue la publication de la liste des **receveurs généraux de l'Evêché de Liège** ; il donne aussi une étude sur les **anciennes mesures des grains** surtout par rapport au pays de Dalhem, et une courte monographie de la paroisse de **Chênée**.

Le *Bulletin des Musées royaux du Cinquantenaire* (janvier-février) contient une étude de M. Jean de Mot, accompagnée d'illustrations, sur le **vase antique** de bronze argenté trouvé à Borsu (arrondissement de Huy), en 1867. — A citer aussi, dans le même numéro, une étude de M. A.-J. Wauters sur les portraits de Marguerite d'Autriche, généralement attribués à **Gossart**, et que l'auteur prétend être de Pierre van Coninxloo, de Bruxelles.

L'an prochain aura lieu le centenaire de la **bataille de Waterloo**. M. E. Buisset, député de Charleroi, dans la *Revue de Belgique* (15 février), publie quelques projets intéressants l'avenir de la plaine mémorable. Après avoir montré que l'expropriation pour cause d'utilité publique est légalement possible, il préconise la

transformation du champ de bataille en propriété nationale et l'adaptation de cette plaine en terrain de manœuvres, où l'on pouvait faire revivre, pour quelques heures, à la prochaine commémoration, l'héroïque mêlée qui vit deux races, deux civilisations, la latine et la germanique, se heurter, à l'endroit même de la frontière ethnique. — Dans le même numéro, M. Maubel commente, au point de vue musical, le **Chant des Wallons** de M. A. Moekel. Il dit le lyrisme généreux, le rythme exaltant et la douceur prenante de cette belle œuvre. — Signalons, d'autre part, dans la chronique littéraire, les quelques lignes élogieuses à l'adresse des derniers romans d'**E. Glesener** : on découvre dans le talent de celui-ci, contrairement à l'opinion généralement exprimée, non une contemplation un peu blasée, mais une sensibilité aiguë, peut-être atténuée sous une forme très objective, et qui constitue en somme le secret de la réelle puissance du romancier liégeois. — Dans le *Thyrse* (février), de M. Léon Paschal, à propos des mêmes livres de Glesener, une très profonde étude qui dégage de leur élément satirique une portée toute morale de discipline et de probité.

Dans la *Vie intellectuelle* (février), M. Alfred Duchesne commence une étude très littéraire sur **Charles-Joseph de Ligne**. Il narre, en ce premier article, l'enfance et la jeunesse du prince, son éducation, sa carrière militaire, son arrivée à Paris et ses relations avec J.-J. Rousseau.

M. Léon Souguenet caricature (*Les Marches de l'Est*, n^o de février) de façon très amusante et très piquante les différents types du **flamingant** : le flamingant d'estaminet à l'Emmanuel Hiel, tonitruant, budgétivore d'essence toute populaire ; le flamingant plus discret, mais doux et s'enorgueillissant d'un passé glorieux

— sans scrupule d'ailleurs quant aux emprunts... ; le flamingant germanophile à la herr professor Knatschke ; et le flamingant francophobe des Ponts et Chaussées. — Dans le même numéro M. L. Piérard analyse un volume anonyme, devenu assez rare : **Amusements des Eaux de Spa** (Amsterdam, 1734), illustré de charmantes gravures en taille douce et décrivant avec pittoresque la vie des Bobelins au XVIII^e siècle. Notre collaborateur M. Albin Body, qui a étudié les *Amusements* avec tant de précision dans ses divers ouvrages, sera heureux de voir présenter si gentiment ce curieux livre à un nouveau public.

La Nation parle en ces termes à propos d'un **héros wallon** : « L'Amicale des officiers de réserve de Belgique, constituée en comité exécutif pour l'érection du monument Cassart, vient de lancer des listes de souscription à toutes les autorités militaires, à toutes les communes du Royaume, ainsi qu'aux sociétés d'anciens militaires et aux associations belges de préparation militaire. L'enthousiaste accueil fait à l'appel de nos officiers de réserve, de même que les nombreuses et généreuses cotisations qui ne cessent d'affluer au comité exécutif, permettent d'augurer très favorablement de l'entière réussite de la souscription nationale. Des collaborateurs de toutes les classes sociales viennent spontanément offrir leurs services pour mener à bonne et rapide fin l'œuvre de glorification de l'enfant du peuple que fut le héros de Goïo Kapoka et de Lu-luabourg, le sergent Cassart.

Enquête sur la **Séparation** du *Cog wallon* (15 février). De M. R. Dupierreux : Du moment que les Flamands ne veulent pas du seul élément qui justifie l'union belge, la langue française, la séparation s'impose. Le régionalisme qui tend à l'autonomie des grandes unités provinciales dans le cercle des Etats constitués, permet-

tra seul la libre expansion des originalités profondes de l'humanité. — De M. G. Masset : La solution est simple, et saine, qui permettrait aux deux peuples de vivre côte à côte heureux, sous la législation librement consentie, la Fédération, à la manière suisse ou américaine, pour tous les grands intérêts communs sur lesquels une entente apparaît souhaitable ; self government pour tout le reste.

Malmédy, cette année, a tenu à donner un renouveau à ses festivités carnavalesques : on sortit presque exclusivement les *vèheus*, les *cayets*, les *sottais*, les *haguettes*, tous travestissements locaux. A cette occasion, E.

Buron (Henri Bragard), dans la *Se-maine de Malmédy* (14 février), recherche l'origine de la *haguette*, le masque le plus ancien du carnaval malmédien (1). Et, par déduction, il en arrive à considérer la *haguette* comme une survivance peut-être des soldats maraudeurs autrichiens. Mais *haguette* n'est-il pas un nom commun, connu dans tout le pays liégeois, signifiant tout simplement « mazette » ?

Ernest Godefroid.

(1) Voir sur les coutumes de ce carnaval, l'étude publiée par le même : *Wallonia*, t. VII (1899), p. 25.

NOUVELLES DES CENTRES

Liège

Dans une de ses plus récentes séances, la Faculté de Philosophie et Lettres a décidé de demander au Gouvernement la création, à l'Université de Liège, d'un **cours de dialectologie et de philologie wallonnes**. Cette nouvelle, que nous sommes les premiers à annoncer, réjouira tous nos lecteurs, qui ont vu dans notre dernier numéro, l'éloquent plaidoyer de M. Jules Feller en faveur des études wallennes dialectales.

— A l'occasion de la nomination de M. Albert Mockel en qualité de Chevalier de la Légion d'honneur, la commune d'Ougrée, où il est né, vient de donner à une de ses rues le nom de l'auteur de *Clartés*. Celui-ci, en mémoire de son père, qui dirigea en cette commune une importante industrie, a demandé qu'on mit seulement « rue Mockel ». Sans le savoir, Albert Mockel a imité le geste de Jules Destrée à qui la commune de Marcinelle, dont il fut l'échevin, voulut dédier une rue :

cette rue, au lieu de s'appeler « Jules Destrée », s'appelle « Destrée » tout court. — Aux grands esprits les nobles sentiments.

Les Amis de l'Art wallon, les Amitiés françaises et la Fédération des Artistes locaux organisent, le 5 avril prochain, une manifestation en l'honneur d'Albert Mockel, à l'occasion de la haute distinction que lui a accordé le Gouvernement français. Cette manifestation revêtira les formes d'un banquet intime, qui réunira, autour du fondateur de la revue *la Wallonie*, ses amis, ses admirateurs et tous ceux qui savent avec quelle ferveur Albert Mockel, l'un des premiers, célébra notre Terre, et défendit le Sentiment wallon en art et en littérature.

— Le 28 février dernier, M. Paul Magnette a donné à Leipzig, au *Kaufmannischer Verein*, devant un auditoire nombreux, une conférence avec projections lumineuses sur les Arts et les artistes de Wallonie. Après avoir brièvement exposé la question des races en Belgique, retracé à grands traits l'histoire de la Wallonie, le con-

férencier a rappelé — en commentant leurs œuvres — le nom des grands artistes de chez nous, depuis Regnier de Huy, l'auteur du baptistère de St-Barthélemy, jusqu'à Auguste Donnay. D'intéressants clichés illustraient cette conférence qui fut très applaudie par un public très sympathique aux idées et aux choses venant... de France, car, Outre-Rhin, Liège et Tournai sont France, Anvers et Bruxelles, Allemagne!

— L'Association des Architectes de Liège a constitué un **Comité de l'Esthétique des Villes**, présidé par M. Remouchamps. Ce comité veillera à la conservation des parties anciennes des villes (avis sur les restaurations et surveillance des travaux); au classement des constructions ayant une valeur historique, artistique ou documentaire; étude des créations ou modifications de quartiers, etc. On voit les grands services que peut rendre ce Comité. M. Lobet, qui en fait partie, devrait bien lui soumettre le projet de restaurer Hors-Château, la Batte et Féronstrée dont il s'est avisé naguère avec tant de goût.

— La Société des charbonnages du Bois d'Avroy, ayant acquis les derniers vestiges du prieuré dépendant de l'Abbaye des Guillemins, a fait restaurer entièrement cet immeuble. « La Tourette », ainsi qu'on l'appelle, est un vrai joyau de l'architecture liégeoise du 17^e siècle.

— Le Conseil communal, qui tient décidément à se faire pardonner tous ses péchés, vient encore d'acheter pour le **Musée des Beaux-Arts** plusieurs œuvres liégeoises : de M. Alphonse Caron, trois tableaux, de M. Marcel Caron, un tableau et une eau-forte.

— Le Cercle Saint-Hubert a donné, avec grand succès, une série de représentation de *Zémire et Azor* de notre illustre et doux Grétry.

— Un hommage particulièrement

sensible vient d'être rendu au **Musée archéologique Curtius** et à ses organisateurs, en première ligne desquels il faut placer notre savant collaborateur, M. Jean Servais, conservateur du Musée.

M. Georges Cumont, l'érudite archéologue bruxellois, a fait don à la Ville d'une importante collection d'objets préhistoriques. Le généreux donateur motive en ces termes les raisons qu'il a de faire aux Liégeois cette libéralité :

« En visitant le Musée Curtius, j'ai constaté avec grande satisfaction que les collections de ce musée sont classées suivant une méthode excellente et les vrais principes de la science. Après avoir réfléchi sur l'avenir de groupes nombreux d'objets préhistoriques que j'ai mis près de trente ans à réunir, je me suis convaincu qu'il était temps de mettre le résultat d'un travail aussi long à l'abri d'aléas désastreux, en confiant ces documents scientifiques à un musée, où chacun pourrait profiter de mes recherches, où l'ensemble de ma collection serait scrupuleusement respecté, pour ne diminuer en rien le vivant enseignement qui en découle. Ces garanties, le Musée Curtius me les offrait pleinement. »

Julien Flament.

Charleroi

M. l'architecte Simon, de Trazegnies, recueille en ce moment les documents relatifs à l'architecture wallonne et particulièrement à l'habitation rurale, fermes, châteaux, maisons communales. Il fait appel à la bonne collaboration de tous les amis de l'Art wallon qui voudraient lui signaler les constructions intéressantes. Si l'on peut lui envoyer soit des photographies ou cartes postales, soit des descriptions sommaires, soit de simples indications, il en sera reconnaissant et pourra éventuellement rembourser les frais. Il nous prie de

transmettre cet appel : voilà qui est fait.

— Le conseil communal de Fleurus a décidé l'érection d'un **monument aux Combattants** fleurusiens de 1830. L'idée a rencontré beaucoup de sympathies. Des appuis financiers sérieux sont déjà assurés ; la Ville sollicitera le concours de l'Etat et de la Province. Ce monument aura la forme d'un obélisque, en marbre rouge, d'une hauteur de cinq mètres. Sur les faces du monument seront gravés les noms des Fleurusiens qui prirent part aux événements de 1830.

On se rappelle que le drapeau des Combattants fleurusiens de 1830 se trouve actuellement à Bruxelles en possession d'un descendant de celui qui le porta dans la capitale à la tête de la vaillante troupe. On le vit en maintes circonstances, lors des manifestations de la Ligue Wallonne du Brabant, flotter fièrement dans les cortèges. Souhaitons qu'il soit là encore, lors de l'inauguration, avec les Ligues Wallonnes du pays.

— Le 7 février, M. le maire Herriot et une délégation de l'édilité lyonnaise sont venus visiter l'Université du Travail, l'Ecole des estropiés et l'Ecole professionnelle des filles. A midi, ils furent reçus à l'Hôtel de ville, où le bourgmestre leur souhaita la bienvenue. Le **drapeau au Coq hardy** flottait aux monuments provinciaux et communaux en l'honneur de nos hôtes (1).

On se rappelle qu'il y a quelques mois, M. Herriot, maire de Lyon, avait visité les mêmes établissements. Il en avait emporté une impression enthousiaste. Il découvrit à ses collègues les merveilles qu'il avait admirées chez nous, et la ville de Lyon délégua

(1) On sait que l'Administration provinciale du Hainaut vient de prescrire aux communes d'arborer dans toutes les circonstances où il est d'usage de pavoiser, le drapeau wallon à côté drapeau national.

officiellement dix de ses édiles pour venir étudier sur place nos méthodes d'éducation.

— Les 7 et 8 février, notre Académie de musique a consacré l'un de ses concerts annuels à la **musique wallonne**. Sous la direction de M. Biarent, l'orchestre a exécuté une série de morceaux de Grétry, une fantaisie de Nicolas Daneau sur deux airs tournaisiens, une ballade de Mathieu, un poème pour violoncelle et orchestre de Vreuls, deux sonates de Biarent sur des poésies de José-Maria de Hérédia, une fugue de Delune sur un thème de Haendel dans le style du musicien anglo-germain. M. Dupuis était représenté au programme par une *églogue enfantine*, « Lucas et Lucette ». L'audition s'est terminée par l'interlude de « Rédemption », de César Franck, ce qui fut un beau couronnement à ce superbe concert.

— Nos cercles de **conférences** continuent à faire œuvre de propagande pour la cause wallonne. M. Carlier à Roux, parlait le 22 février de la Chanson Wallonne. Le 1^{er} mars, M. Bayot, professeur à l'Université de Louvain, consacrait une conférence aux « Parlers Wallons » au Cercle des conférences de la Maison du peuple à Jumet-Gohissart. Le mouvement ne s'arrêtera pas.

Nivelles

Nivelles traverse une ère de restaurations et elle se montre décidément éprise des marques de son originalité. **Restaurations et reconstructions** se multiplient...

La Ville vient de faire démolir en partie et reconstruire, en y ajoutant un nouveau bâtiment et une gracieuse tourelle, l'habitation du concierge du cimetière, au faubourg de Charleroy.

Scrupuleusement reconstituée dans le style du XVII^e siècle, par M. l'architecte Léon Gautier, cette gracieuse

demeure fait réellement belle figure parmi les petites maisons basses aux lucarnes carrées, — où se retrouve la « technique du chaume » — très nombreuses dans cet antique faubourg.

— La Ville s'est récemment signalée par un autre acte de respect envers les vestiges de sa splendeur. Elle vient d'acquérir les bâtiments du Chapitre de Ste-Gertrude donnant sur la place St-Paul et servant actuellement de salle de danse et de local à un cinématographe. La grande salle où se donnent ces spectacles — l'ancien dortoir du Chapitre, — est bâtie au-dessus de la partie nord du cloître du XIII^e siècle ; on sait que seul le manque de ressources, à la suite d'une visite à Nivelles du ministre Rogier, sauva ce merveilleux monument roman des mains des vandales qui, en 1846, en avaient, sous prétexte de restauration, presque achevé la destruction.

Tout ce qui subsiste de l'Abbaye de Nivelles est donc enfin la propriété du culte et des institutions civiles : la Collégiale Ste-Gertrude ; l'ancien Palais de l'abbesse, devenu l'Hôtel de ville, le Commissariat de police et la Justice de Paix ; les bâtiments qui viennent d'être rachetés par la Ville, et la Salle capitulaire située Marché-au-Bétail et qui va être restaurée pour abriter certains services communaux.

La Société Archéologique vient d'adresser à l'édilité nivelloise une requête qui a, paraît-il, beaucoup de chances d'être accueillie favorablement, et tendant à obtenir l'installation dans le dortoir du Chapitre des collections de son Musée.

— Le *Roman Pays de Brabant* a organisé cet hiver, sous les auspices de la ville, un cycle de **conférences d'art et de littérature**.

La tribune a été successivement occupée, le 29 décembre 1913, par M. *Pierre Nothomb*, qui a parlé

d'« Octave Pirmez », le 22 janvier 1914, par M. *Maurice des Ombiaux* qui traita de l'« Art Wallon », le 16 février, par M. *Thomas Braun* qui conféra sur la revue manuscrite : « Les Clochers de Wallonie ». Le 19 mars, M. *Richard Dupierreux* parlera d'« Un grand Seigneur Wallon : le Prince de Ligne ».

Ces conférences remportent un très grand succès et réunissent au Waux-Hall toute l'élite intellectuelle de la ville — qu'on ne croirait pas si nombreuse si l'on ne savait que s'augmente tous les jours la phalange des patriotes wallons.

Paul Collet.

Namur.

Notre **Musée archéologique** ne cesse de s'enrichir de dons précieux, dus à des amateurs et chercheurs dévoués. Voici une liste récente que je tiens du très aimable et très savant M. Courtoy, notre collaborateur, attaché aux Archives de l'Etat à Namur.

De M. Dardenne, qui avait signalé la découverte à Andenne d'un four de potier du moyen âge finissant, le Musée a reçu une série de vases, déchets de fabrication sans doute, mais qui n'en sont pas moins de rares spécimens de vaisselle domestique, en grès recouvert de vernis jaune, brun ou noir.

La belle collection d'enseignes en pierre du vieux Namur s'est accrue d'un nouveau spécimen : une enseigne qui ornait autrefois la façade d'une maison, au Bas-de-la-Place : elle représente un bras étendu dans un cartouche Louis XIV, surmontant une banderole avec l'inscription : Au bras d'or. Début du XVIII^e siècle.

La commission de la Société archéologique essaie de compléter les collections documentaires de la Bibliothèque, spécialement la série de vues de Namur et de la Province. Elle a acquis dans

ce but une suite d'eaux-fortes de Namur et de Dinant, publiées en Angleterre vers 1820.

M. Hueq, architecte, a fait don de photos qu'il a prises notamment des églises de Fenal, de Gilbressée, de l'intérieur de la maison Hastière à Dinant, dont les curieuses cheminées vont être vendues. C'est un exemple que l'on voudrait voir suivre par les amateurs, si nombreux, d'art photographique.

A mentionner, une broche Renaissance, en cuivre doré, malheureusement abimée, trouvée en creusant les fondations du pont du vicinal à Hempinnes (Eghezée).

Dans la collection lapidaire, il faut signaler l'entrée d'une armoirie encastree autrefois dans une tour aujourd'hui démolie de Tamines (XVII^e siècle) et d'un joli fragment sculpté en pierre bleue, venant de l'ancienne

collégiale Notre-Dame à Namur. Cette pièce, d'un fort bon style, est ornée d'une tête de femme serrée dans un voile aux plis symétriques, et d'un écusson avec des attributs de la Passion. XVI^e siècle.

Les dernières fouilles de la Société ont eu lieu à l'église d'Habinne (Hamois), où se trouvent les plus anciens bas-reliefs chrétiens de notre Province (époque carolingienne), étudiés naguère par M. Alfred Bequet. L'exploration d'une petite crypte sous la sacristie a donné quelques monnaies de Jean de Heinsberg, évêque de Liège, des exemplaires bien intéressants de petits carrelages émaillés du moyen âge avec sujets divers, s'enlevant en rouge brun sur fond jaune : lion, cerf, quintefeuille, fleur de lis.

Fr. Bovesse.



SECTION NAMUROISE

La Section a tenu, le samedi 28 février, sous la présidence de M. Henry Grafé, sa séance mensuelle ; étaient également présents : M. Procès, bourgmestre de la ville de Namur ; M. le lieutenant général van Meldert, échevin des Beaux-Arts ; MM. Bodart, secrétaire ; Brouwers, Courtoy, Collignon, de Pierpont, Hueq et Bovesse. MM. Philippe, Jean Grafé et Rops s'étaient fait excuser.

M. Grafé en ouvrant la séance remercie MM. Procès et van Meldert d'avoir bien voulu prendre part, cette fois encore, aux travaux de la société ; il adresse quelques mots de bienvenue à l'archiviste distingué M. Courtoy, qui a accepté d'apporter sa précieuse collaboration au groupe namurois des amis de l'Art Wallon ; il cède ensuite la parole à M. de Pierpont qui salue, au nom de la Société, la mémoire de l'actif défenseur de nos monuments et de nos sites, notre regretté membre M. Joseph Grafé.

Une demande de *subside* est inscrite comme second point de l'ordre du jour. M. Bodart reprend et développe le projet qu'il présenta naguère à la Section et qui fit ensuite l'objet d'une partie importante du magnifique discours qu'il prononça lors de la distribution des prix aux élèves des Académies. Il propose de demander à la Province et à la Commune un *subside*

qui servirait à établir un prix annuel destiné à récompenser l'artiste qui se serait distingué au cours de l'année d'une façon toute spéciale. M. de Pierpont indique la marche à suivre quant à la demande à adresser au Conseil provincial. Il est décidé que M. Bodart soumettra lors de la prochaine assemblée un projet détaillé et précis.

On discute en troisième lieu la question du *Monument Félicien Rops*. A la suite d'un entretien qu'il a eu avec M. Jules Destrée, M. Bodart croit qu'il serait préférable d'abandonner l'idée d'apposer une plaque commémorative sur la façade de la maison natale du grand artiste namurois et de s'occuper immédiatement de l'érection d'un monument. Une souscription sera ouverte pour laquelle on fera appel aux artistes belges et étrangers. La société remet à M. Jean Grafé le soin de constituer un Comité.

On passe ensuite à l'examen de quelques questions importantes parmi lesquelles il s'agit de signaler tout particulièrement :

1^o Celle des *confessionnaux de Saint-Loup*. Malgré les démarches faites et les promesses obtenues, les restaurations dont la nécessité et la difficulté augmentent chaque jour, ne cessent pas d'être attendues. On décide d'intervenir à nouveau auprès de l'administration compétente.

2^o Celle de l'église d'Hastière. Un projet de décoration étant présenté, on discute la question de savoir s'il y a lieu de polychromer ou non ce bijou précieux de notre vallée mosane. M. Hueq critique le projet de décoration dont il s'agit ; il lui reconnaît pourtant de réelles qualités de ligne et de lumière, mais il lui reproche de ne pas tenir compte des deux styles différents dont est composée l'église et d'être conçu dans une note trop française. On parle évidemment de la belle œuvre de Donnay ; on la commente ; et comme l'on ne sait au juste, en raison de ces différents projets, où en est la question de l'église d'Hastière, on décide de demander à M. le député Golenvaux, membre de la Section namuroise des A. A. W., de bien vouloir interroger M. le Ministre à ce propos.

3^o Celle du Musée Archéologique et du Musée des Beaux-Arts. MM. Procès et van Meldert promettent à l'assemblée de réaliser bientôt le vœu des artistes namurois, mais d'abord celui de la Société Archéologique, dont les

admirables collections sont en péril dans leur vieux logement trop étroit et dont il a été question, on se le rappelle, au Congrès de Liège des Amis de l'Art Wallon (1).

Enfin, M. Courtoy signale la remise au Musée Archéologique par la Commission des Hospices, de deux toiles, dont l'une représente un groupe de donateurs, l'autre un Crucifiement. Cette dernière serait — d'où son intérêt — une réplique de Roger de le Pasture. Ces deux toiles sont exposées dans la salle de lecture du Musée.

Et la Société décide de nommer M. François, directeur des contributions, et M. le colonel Legrand, membres du comité des A. A. W. Des démarches seront faites incessamment auprès de ces Messieurs.

Le Secrétaire,
HENRY BODART.

(1) Cf. ci-dessus t. XX (1912), p. 561, le rapport de M. Jean Servais, conservateur du Musée archéologique Curtius, en faveur du Musée de Namur.



NOTICE HISTORIQUE

SUR LES

DESSINATEURS ET PEINTRES SPADOIS

EN INTRODUCTION

AU SALON HISTORIQUE D'AVRIL 1914

par Charles Hault

Le présent article n'est pas un compte-rendu de Salon, où l'auteur, quoique volontairement bienveillant, ne pourrait manquer de faire entendre ses préférences, fussent-elles ou non justifiées.

Ce n'est donc pas une critique.

Encore moins une réclame.

C'est une affirmation qui vient à son heure.

Depuis quelque temps déjà, toutes les énergies wallonnes, jusqu'ici souvent dispersées et parfois méconnues, actuellement en puissance ou en action, tendent à s'unir en un faisceau compact.

Il convient et il est utile que la Wallonie, aussi bien dans le domaine des sciences et des lettres que dans celui des arts, prenne la place qui lui revient équitablement dans la commune patrie, non au détriment de la Flandre qui a sa grandeur spéciale et reconnue, mais pour qu'il soit ajouté quelques fleurons de plus à la royale couronne de la Belgique.

A chacun, dit-on, le sien. La race wallonne possède, à n'en pas douter, une mentalité et une esthétique propres, et il est probable qu'elle parviendra à les exprimer dans leur totalité par la concentration de ses espérances, de ses efforts et de ses revendications.

Notamment, il existe à Spa, depuis plus de trois siècles, sans discontinuité, une industrie d'art essentiellement locale. De plus, on y a connu foule d'artistes dont la plupart, non entièrement

satisfaits de savoir orner les « bois de Spa » de décorations diverses, monochromes ou polychromes fort appréciées, se sont appliqués à y faire naître et à y perpétuer les bonnes traditions du dessin et de la peinture, celles-ci non de métier, mais d'art proprement dit dans ce qu'il a de plus personnel et de plus expressif.

Cette contingence d'industrie et d'esthétisme constitue une double spécialité bien inhérente au caractère spadois, et il importait de la signaler.

Naguère *Wallonia* (juillet-août 1911) a mis en lumière le mérite intrinsèque des « bois de Spa ». Il resterait à compléter cette étude par l'exposé impartial des efforts tentés par les meilleurs artisans, à l'effet de se hausser non jusqu'à la grande peinture, mais jusqu'à celle des fleurs et du paysage.

J'insiste sur un argument fondamental : C'est que l'habitant de notre petite ville thermale est resté, malgré son contact avec les étrangers qui la visitent et y séjournent l'été, le Wallon ardennais qu'on retrouve aussi à Stavelot, à Malmedy et dans les quelques villages, qui, aux temps les plus lointains, se sont créés vers les proches Hautes Fagnes. Sans doute, au décours des ans, le Spadois a acquis, de par ses relations d'affaires avec ses hôtes, beaucoup d'amabilité et d'entregent, mais, croyez-le bien, ce n'est là, pour lui, qu'un utile perfectionnement de forme. Il est resté et restera longtemps encore l'enfant du pays, fortement attaché aux montagnes et aux vallées qui entourent sa demeure, son nid, qu'il ne quitte jamais qu'avec l'espoir d'y revenir un jour. En famille, il parle encore la langue un peu fruste, et tant savoureuse, des ancêtres, celle dont les mots, quoique heurtant souvent la délicatesse des gens du bon ton, restent toujours, malgré d'étrangères immixtions, d'un sens si précis et d'une sonorité si expressive.

La famille des peintres spadois n'est pas née d'hier et n'a pas pris naissance à l'étranger. Elle est issue en ligne directe des peintres sur « bois de Spa », des *bordonis*, des enlumineurs d'orange ; ensuite, des talentueux dessinateurs qui nous ont laissé leurs délicates encre de Chine et leurs non moins délicats camaïeux ; après, des grands « toilletiers » en vogue et enfin des excellents peintres à la « gouache », lesquels se sont perpétués, pour ainsi dire, de père en fils, depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'aujourd'hui.

Qu'on ne se figure pas que le travail de ces artisans fût exclusivement matériel. Il est impossible de concevoir que — dans la foule de ceux qui illustrèrent nos annales industrielles, sachant

pour la plupart dessiner au crayon, à l'encre et au burin avec une précision méticuleuse et qui, plus tard, apprirent à connaître les ressources d'impression des couleurs et de leur mélange, — il ne se soit pas trouvé, de temps à autre, quelque novateur hardi qui voulût s'élever au-dessus des matérialités de son établi. Les annales spadoises, mises à jour et à point par M. Albin Body, répondent qu'à côté des ouvriers, rivés à leur tâche mécanique quotidienne, il y en eut d'autres plus inspirés, plus libres, auxquels on ne peut refuser le nom d'artistes, que ces artistes, rares d'abord, devinrent de plus en plus nombreux et qu'aujourd'hui, de progrès en progrès, ils constituent, non encore à vrai dire un *groupement*, mais un *groupe* de peintres méritant l'attention et la sympathie de tous ceux qui attachent quelque importance aux choses d'art spécialement localisées.

Notre tâche sera de fixer les prémisses de cette évolution, d'en rechercher les causes et les conditions, de faire connaître les noms, précieusement gardés et honorés par les Spadois, de tous ceux qui ont contribué par leur talent, par leurs conseils, par leur enseignement et surtout par leurs travaux, à faire naître et à accentuer les tendances artistiques régionales.

Une exposition des œuvres rétrospectives et actuelles des peintres spadois doit s'ouvrir cette année, du 5 au 19 avril au local des Beaux-Arts, rue Louise. Elle ne se fermera pas, nous l'espérons, sans appeler l'attention des journaux de la Wallonie, et il est à prévoir que, si, elle donne lieu, de leur part, à des critiques fondées et à des conseils utiles, elle n'en sera pas moins, pour quelques-uns d'entre eux, une véritable révélation.

Notre rôle, à *Wallonia*, n'est pas d'en parler à l'avance ; il est plus limité ; il doit être simplement documentaire.

Si les noms, les faits, les dates que nous noterons à l'appui de notre thèse, si les textes que nous citerons ne présentent pas tout le charme que réclame le lecteur, leur précision, leur sécheresse même nous seront des arguments nécessaires et opportuns.

Nous présentons notre exposé biographique en toute confiance, non seulement en l'honneur de Spa, mais dans l'intérêt de toute la Wallonie.

Les Précurseurs

Nous empruntons la plupart des renseignements qui suivent, aux divers écrits de notre savant archiviste archéologue, M. Albin Body, aux notes qui nous ont été fournies par MM. Paul Dommar-

tin, Ch. Fontaine, Crehay Gérard, ainsi qu'aux notices biographiques et comptes-rendus publiés dans divers journaux.

Cornélis Coclet (vers 1700) avait fait un tableau à l'huile qui figurait dans la salle publique du Pouhon, laquelle servait à abriter les buveurs d'eau minérale, en temps de pluie. Ce tableau était intitulé *La Samaritaine*.

Maurice Xhrouet (1724-1789), **Ch. de Beurieux** (commencement du XVIII^e siècle) et **Renier Roidekin** (*idem*) étaient surtout paysagistes. Ils produisirent des recueils importants de sites du pays, les vendant aux visiteurs. Il y a une quarantaine d'années que furent mis en vente en notre pays trois beaux dessins sur vélin, à l'encre de Chine, de Roidekin, savoir : 1^o *La Prairie de Sept Heures* ; 2^o *Les Bains de Chaudfontaine* ; 3^o une *Vue d'une partie d'Aix-la-Chapelle* (1725).

Jean-Louis Wolff disait avoir possédé un recueil de trois cents vues des châteaux de la Basse-Allemagne, dues au même dessinateur.

S'il faut en croire le même chroniqueur, Roidekin et de Beurieux seraient allés tous deux visiter l'Italie et à leur retour, ils auraient peint, pour l'église paroissiale de Spa, le premier, des *Scènes de la vie de Saint Remacle et la Vierge enfant avec Sainte Anne et Saint Joachim* ; le second, une *Fuite en Egypte* et une *Annonciation*. Wolff ajoutait que plusieurs églises des environs de Spa auraient également possédé des toiles de Roidekin.

Nous ne pouvons passer sous silence les noms de quelques-uns de nos anciens dessinateurs et graveurs les plus en vogue au XVIII^e siècle.

Le premier et le plus connu fut **Remacle Leloup** (1711-1794) qui grava presque toutes les planches figurant dans les quatre premiers volumes du grand ouvrage intitulé *Les Délices du Pays de Liège*. Le chevalier de Theux de Montjardin possédait de lui 76 dessins inédits destinés à accompagner le texte des *Délices*. On connaît encore de Leloup un album de cent vues à l'encre de Chine, des environs de Liège, Chaudfontaine et Spa ; deux albums, l'un contenant des vues de la Haute et de la Basse-Allemagne, l'autre, des dessins concernant Spa et ses environs. Une composition gravée figurant au haut de la belle carte de la Principauté de Liège, éditée en 1740 par Christophe Maire, est encore l'œuvre de Leloup.

Antoine Leloup son fils, surnommé « le Dauphin » est l'auteur des vues des *Nouveaux amusements de Spa*, par J.-P. de Limbourg (1763) et de trois planches de la seconde édition (1782).

Joseph Xhrouet se distingua dans la gravure. Il est notamment l'auteur du *Plan du Grand Marché de Liège, de l'Hôtel-de-Ville et de Fontaine qui est vis-à-vis*, inséré au tome I des *Délices du Pays de Liège*. Il est cité dans les comptes de l'église de Spa pour avoir fourni les dessins pour la coupe de la « Remontrance » (1741).

Servais Xhrouet, également graveur, incisa le cuivre qui représente le monument donné en 1718, au nom de Pierre-le-Grand, au bourg de Spa. La gravure se trouve dans le *Recueil des Bourgmestres de Liège* (1720).

Les vues du pays étaient alors invariablement en grisaille ou en teinte monochrome. Les sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire, les bergeries à la Watteau se peignaient en camaïeu. Les fleurs et les fruits étaient les seuls sujets pour lesquels on employait la gamme entière des couleurs.

Jean Germay (1719-1791) fut « de tous les peintres spadois » celui qui se montra le plus original, et l'on peut affirmer qu'il « jeta un véritable lustre sur la fabrication des boîtes, car il en » releva le mérite aux yeux de tous les amateurs. » (1)

Protecteurs, Maîtres et Elèves

Parmi les maîtres étrangers qui portèrent intérêt à nos artistes, M. Albin Body cite d'abord le comte de CAYLUS (1692-1765), archéologue distingué que son goût des voyages amena à Spa. Joseph Servais, dont il sera tout à l'heure question, assurait que Jean Gernay avait reçu de lui d'excellentes leçons.

Le chevalier FASSIN, seigneur d'Altembrouck, peintre liégeois bien connu, qui déjà figure à la liste des étrangers à la date du 22 août 1775, était venu se fixer à Spa en 1776 dans le but d'y prendre du repos. Il aimait son art et ne tarda pas de prendre intérêt au travail de nos peintres sur bois, à fréquenter leurs ateliers et même, à leur donner des conseils qui furent pour eux d'excellentes leçons. La peinture polychrome à la gouache, assez peu pratiquée jusqu'alors, lui parut pouvoir être améliorée par une exécution plus large, tenant de plus près à la peinture à l'huile. Il fit faire des essais dont les exécutants furent eux-mêmes charmés. Dès ce moment, la décoration des « bois de Spa » prit un caractère plus artistique.

(1) Alb. Body : *Essai historique sur les ouvrages peints dits boîtes de Spa*, 1898.

Parmi les élèves les plus marquants de Fassin, figure **Henry Wilkin** (1753-1820), surnommé plus tard « le Romain » ou « le Romaniste ». Jusqu'à l'époque de son entrée en relations avec Fassin, il ne s'était occupé que de gouache, mais les récits du chevalier l'intéressèrent au point qu'il résolut à son tour, de prendre contact avec l'Italie dont on lui narrait tant de merveilles. Après un assez long séjour à Rome, il revint au pays natal y rapportant une ample quantité d'études. Il fit insérer en 1788, dans la « liste des Seigneurs et Dames », un avis où il invitait les amateurs de peinture à visiter son atelier, où ils pourraient voir foule d'esquisses et tableaux qu'il avait rapportés de Rome.

M. Alb. Body nous parle encore de **Jean-Hubert Tahan** (1777-1843) qui sut se faire, dans les premières années du XIX^e siècle, une certaine réputation comme peintre d'histoire et de sujets religieux. Fassin aurait pris, nous dit-on, intérêt à ses premiers travaux. Tahan fut des conscrits de l'an VII et dut se rendre au dépôt de son régiment à Paris. Là il réussit à entrer dans l'atelier des David qui, appréciant le talent du jeune homme, parvinrent à le faire exempter du service militaire. Il resta des toiles de ce peintre devenu français, à Bordeaux, à Bayonne et à Liège où l'on trouve à la cathédrale son *Martyre de Saint Lambert*.

L'on cite encore **Pierre Tahan** qui, mettant à profit les enseignements de Fassin et les conseils d'Ommeganck, devint un bon paysagiste.

Le docteur Sandberg dans son *Essai* sur les eaux de Spa, qualifiait — avec un peu d'exagération — le chevalier Fassin de peintre « sublime et vrai ». « C'est en gravissant les rochers escarpés, c'est en s'abandonnant à l'horreur des précipices que creusent les torrents, qu'il dérobe à la nature ces teintes mâles et vigoureuses, ces idées hardies, ces sites bizarres et pittoresques, qu'il rend avec tant d'éloquence et de vérité dans les chefs-d'œuvre qu'il produit avec une fécondité étonnante. »

Ce dithyrambe n'est du reste, quant à sa haute tonalité, que l'écho renforcé de l'admiration et du respect qu'exprimaient à leur professeur et maître, les peintres spadois d'alors. Il n'est point outré d'affirmer, — tout en faisant des réserves quant à l'influence de « l'horreur des précipices » sur la mentalité de cet artiste, — que Fassin peut être considéré comme le maître auquel nos artistes doivent leur premier enseignement vraiment classique.

L'introduction dans notre pays des procédés lithographiques donna à quelques uns de nos habiles dessinateurs l'occasion de

se faire connaître. Citons : **Jean-Louis Wolff**, l'auteur d'une série de vues ; **J.-B^{ml}. Longrée** (1752-1838) qui, en collaboration avec **Pierre de Malmedy**, produisit le dessin du monument du Pouhon. Le Musée des « bois de Spa » possède de cet artiste un panneau encadré représentant une vue panoramique de Spa. Cette œuvre, quoique traitée à la gouache, dénote chez l'auteur une science approfondie de la perspective et une connaissance certaine des ressources de la couleur.

Chronologiquement, à la suite de Fassin et des dessinateurs ci-dessus nommés, vient se placer **Joseph Body** (1800-1873) dont l'influence sur les artisans et artistes peintres spadois, fut marquante et efficace.

Vers 1823 il s'était fixé à Bruxelles où il eut pour professeur **J.-B. DEROY** (1759-1834), peintre animalier de grand mérite. Joseph Body fit honneur à l'enseignement de ce maître. Excellent dessinateur, il a laissé des portefeuilles d'études, des vues au crayon et à la sépia et de plus, quelques tableautins à l'huile. La plupart de ses motifs sont pris à Spa dans les environs. A noter particulièrement un album superbe de types de l'Ardenne et de paysages choisis. C'est lui qui composa le beau frontispice ornant le *Traité des Eaux* publié par le docteur L. Lezaack en 1837.

La manière de Jos. Body était celle de Koekoek, avec lequel il fut en relation et qu'il étudia beaucoup.

Il venait d'ouvrir à Bruxelles un important magasin d'ouvrages de Spa, tout de suite bien achalandé, lorsqu'éclata la révolution de septembre 1830. Enrôlé dans la garde urbaine, il s'appretait à prendre le fusil, lorsqu'il fut rappelé à Spa. C'est en s'occupant de son commerce d'art industriel qu'il fut en rapport avec la mère de M. Henri Marcette. Celle-ci, une femme intelligente et d'action, recueillait chez les fabricants spadois les stocks de boîtes et objets non vendus et allait les écouler, vers la Noël, à la grande foire de Leipzig.

Déjà à Bruxelles, il avait enseigné les principes du dessin et les procédés de la gouache à quelques jeunes filles de l'aristocratie et de la bourgeoisie. De retour à Spa, il fut sollicité, par certains parents, de donner des leçons à leurs enfants. A cette époque, notre petite ville ne possédait pas d'école où les jeunes gens auraient pu s'initier aux arts du dessin.

Il s'intéressait vivement à ses concitoyens peintres et tabletiers. Il les voyait presque quotidiennement et leur donnait de précieux conseils, tout en stimulant leur ardeur. Son expérience lui venait

en aide « car il avait beaucoup appris en fréquentant le monde artiste ». (*Mémorial de Spa*, novembre 1875).

Au cours de ses causeries avec Joseph Servais, Félix Delhasse et Dommartin (grand-père de M. Paul Dommartin), il fut souvent question des améliorations qu'il serait possible d'apporter à l'éducation artistique des jeunes Spadois.

Devançant d'un gros demi-siècle les progrès aujourd'hui accomplis dans l'enseignement du dessin, il n'approuvait pas le travail de servile copie d'après l'estampe ombrée ou non. Il préconisait déjà l'étude d'après le modèle plâtre ou le modèle nature. Lui-même se conformait à cette nouvelle méthode.

Il eut pour élèves Denis Fassotte, Henri Deprez, Charles Jacques, Paul Reigler, Mathieu Nisen, Antoine Fontaine, plus une foule d'autres apprentis dessinateurs, tant parmi ses concitoyens que parmi les étrangers séjournant à Spa.

Mathieu Nisen (1819-1885) que nous venons de citer naquit au Ster de Francorchamps. M. Albin Body va nous dire quels furent les débuts de M. Nisen dans la carrière artistique et comment il fut encouragé par M. Jos. Body.

« Un jour que celui-ci vagabondait à travers les Fagnes, il fut surpris par un orage non loin de Ster. Il trouva un abri chez de braves gens. La bonne femme qui l'accueillit jugea à la nature du petit bagage porté par l'inconnu, qu'elle avait devant elle un artiste et de lui dire que son fils, à elle, charbonnait les maillères de ses dessins, que, tout en gardant les vaches, il découpa dans le bois des figures de bonshommes et de bestiaux. Frappé des dispositions naturelles et du talent naissant de l'enfant, le peintre spadois se fit envoyer le pâtre qui, chaque semaine, vint chez lui, apprendre à y manier le fusain. Si, en hiver, les chemins devenaient impraticables, Nisen emportait un plâtre, d'après lequel il faisait des études de face, de profil, de trois-quarts. Au bout de deux ans, le jeune homme en sut assez et, par l'intermédiaire de son maître, put aller compléter ses études sous la direction du sculpteur Herman, puis sous celle du peintre Viellevoye, à l'Académie liégeoise. Il partit ensuite pour Anvers où il devint l'élève préféré de Van Brée. Il obtint le prix de Rome et resta six ans dans « la métropole des arts » où il ne cessa d'étudier et de travailler. Il écrivit de là nombre de lettres très intéressantes, actuellement en possession de ses proches descendants. »

Parmi les personnes qui prirent intérêt à M. Mathieu Nisen, durant la période de ses études et de son séjour à Rome, nous

ajouterons au nom de M. Jos. Body, ceux de M. François Body, de Mme Massenge habitant alors le Marteau-lez Spa, et de M. David, marchand de couleurs à Liège.

L'existence de Mathieu Nisen s'est presque entièrement passée à Liège. C'est là que son beau talent de peintre et ses aptitudes de professeur se sont développés dans toute leur ampleur.

Nisen, le peintre tant distingué de sujets religieux et historiques, de tableaux de guerre et de portraits superbes, relève de Liège bien plus qu'il n'appartient à Spa. Toutefois, il aimait à revenir souvent à la petite cité d'Ardenne, sans doute pour y renouveler ses souvenirs et aussi pour y parler d'art avec Henri Marcette dont il avait fait la connaissance. Ces deux artistes se comprennent. Ils épousèrent deux sœurs. Ils restèrent toujours fraternellement unis et firent souvent ensemble des excursions sur les bords de la Meuse et dans les Ardennes. Il est visible, si l'on examine leurs œuvres de près, que chacun d'eux a eu quelque influence sur le talent de l'autre.

Notre église paroissiale possède de Nisen la série des *Stations* et un grand tableau représentant l'*Ascension du Christ*. Le Musée communal n'a de lui qu'une petite toile de genre *La Liseuse*, mais cette petite page est un joyau de fraîcheur et de juvénile beauté.

La poussée artistique inaugurée par Fassin, puis par Jos. Body, fut continuée par un homme qui sans être un peintre de haute école, fut, non seulement un administrateur dévoué de la ville de Spa, mais un homme de cœur et un grand artiste.

Il s'agit de **Joseph Servais** (1803-1872). Sur sa vie et son œuvre, M. A. Body va encore nous renseigner.

Né à Liège, fils d'huissier, on ne sait exactement quand et dans quel but sa famille vint s'établir à Spa. C'est chez J.-B. Longrée, l'excellent dessinateur et peintre dont nous avons déjà parlé, que nous le voyons apprendre la gouache. Servais fit de rapides progrès, car il était assidu et studieux. Le comte d'Ansembourg, en villégiature à Spa, cherchait un professeur de dessin pour ses enfants. Servais, qui se présenta, fut accepté sur le champ. Le comte passait tous ses hivers à Bruxelles. Servais l'y suivit. Bientôt ses aptitudes remarquables lui valurent d'avoir pour élèves les princesses d'Orange, auxquelles il enseigna les procédés de peinture à la gouache. A la révolution de 1830, les princesses étant retournées en Hollande, Servais perdit sa situation à la Cour et fut obligé de se refaire une position. Il s'expatria et,

grâce à la recommandation du général Lawoestine, gendre de Mme de Genlis, il retrouva aux Tuileries d'autres élèves, les princesses, filles de Louis-Philippe, auxquelles il donna des leçons très appréciées.

Sa sœur, qui possédait un joli talent de peintre de fleurs, habitait Spa. Il la fit venir à Paris. Le magasin qu'ils ouvrirent eut bientôt de nombreux et distingués clients. « Je crois me rappeler, » écrit M. Félix Delhasse, que Servais, établi à Paris, avait donné » de l'ouvrage à Mme Dudevant (George Sand). »

En 1834, il revint pour peu de temps à Spa. Il fut heureux d'y retrouver son ancien maître Longrée, âgé à ce moment de 82 ans. La même année à l'Exposition de Paris, sa collection d'ouvrages peints fut exceptionnellement bien accueillie. Aussi vit-il son petit négoce prospérer de plus en plus. « Toutefois, écrivait-il à un de » ses amis, mes journées sont surtout prises par mes leçons. » C'est là le fondement de mes affaires. »

La mort de sa sœur, survenue en 1839, l'affecta à tel point qu'il ne put continuer à vivre à Paris. Ayant réussi à céder son magasin, il revint se fixer définitivement à Spa en 1842. Cette fois encore, il y retrouva un de ses amis de jadis, Gérard Wilkin, fils du peintre surnommé le Romaniste. Après un assez long séjour en Russie, Wilkin était revenu au pays natal, avait établi à Spa une maison de banque, consacrant encore une partie de ses loisirs à faire de la peinture.

Dès lors Servais, grâce à ses talents et à son expérience, acquit le respect et la sympathie de ses concitoyens. Il fut bientôt le membre le plus écouté, le président actif des Commissions scolaires et autres où il fut introduit. Successivement conseiller, échevin et bourgmestre de la ville, il consacra aux affaires publiques tout son temps et tout son dévouement désintéressé. Nul administrateur avant lui n'apporta autant de zèle et de persévérance à défendre les intérêts financiers de Spa, à s'occuper de son embellissement, de l'amélioration de ses écoles, du perfectionnement artistique de son industrie.

Il était à tout et partout, obstiné et combatif pour tout ce qui lui semblait juste et beau. On lui doit d'avoir préconisé l'organisation de l'école de peinture de Delvaux, qui fut fondée en 1843 sous les auspices du bourgmestre Hayemal et qui devait devenir notre petite académie des Beaux-Arts. C'est à lui encore qu'on doit l'initiative de nos premières expositions de peinture. On lui doit de plus, la création des pittoresques promenades des Artistes

et de Meyerbeer, le prolongement de celle d'Orléans, l'aménagement de la fontaine de Barisart, enfin, — et j'en passe, — la construction de notre superbe établissement de bains.

Indépendamment de ses aptitudes de dessinateur, fort appréciées par les Cours royales d'Orange et d'Orléans, Servais possédait un talent pictural fort délicat. Les fleurs qu'il nous a laissées sont non seulement d'une irréprochable correction de dessin, mais d'un coloris qui, quoique un peu sec, reste toujours naturel et fort harmonieux. Les deux panneaux sur albâtre et représentant des moutons, que lui attribue le catalogue de 1911, ne sont pas de lui, mais de sa sœur.

A l'intervention de Spa-Attractions et de la Commission des Beaux-Arts, il a été décidé de perpétuer la mémoire de Servais par une plaque commémorative qui sera encadrée à la balustrade extérieure de l'Etablissement des Bains. Ce sera justice, car nul plus que lui n'a mérité le souvenir et la reconnaissance de ses concitoyens.

Edouard-Joseph Delvaux (1806-1861) fut appelé à Spa en 1843 pour y fonder et diriger une école de dessin et de peinture.

« Comme paysagiste et bien qu'élève de van Assche, Delvaux » fut un avancé... Il y avait chez lui une application soutenue, » un désir d'approcher la vérité le plus près possible. Le vrai, le » naturel, voilà ce qui distingue les toiles de Delvaux. » (1)

Ce n'était pas un inconnu. Arrière petit-fils du célèbre sculpteur Laurent Delvaux (1695-1778), il avait obtenu à Bruxelles, un premier prix en 1827, une médaille d'or à l'Exposition de 1833.

Le local de l'école dirigée par Delvaux fut d'abord une dépendance de l'Hospice Hanster.

Il habita au « Repos du Roi », rue de la Sauvenière. Il y avait installé un atelier où il ne tarda pas d'accueillir ses meilleurs élèves. En 1847, l'école fut transférée au Pouhon.

Qu'on ne se figure pas toutefois, que Delvaux travaillât exclusivement sous toit. Ses derniers élèves n'ont point oublié que très souvent, lorsque le temps le permettait, il les conduisait dans les environs de la ville, où, sous sa direction, ils s'exerçaient à reproduire la nature avec fidélité.

En 1847, une exposition de peinture et d'art industriel spadois, qu'il avait organisée, obtint un vif succès.

Il continua son enseignement jusqu'en août 1853, cumulant

(1) Paul DOMMARTIN : Préface du Catalogue 1911.